

dans ses yeux noirs, toujours impérieux et pénétrants ; et, si elle se fut levée, sa démarche moins ferme aurait trahi le sombre travail du temps et celui du chagrin. Mais, telle qu'elle était placée, dans son fauteuil large et bas, sous la clarté douce de la lampe, son regard paisible fixé sur la flamme qui rongea le bois en pétillant, on eût dit qu'elle avait trouvé le secret de vaincre ou de charmer ces deux ennemis si redoutables de l'homme : l'âge et la solitude.

Il n'en était rien cependant : et si madame de Saint-Villiers pouvait encore sourire, les yeux sur le foyer, c'était lorsque ses souvenirs lui rappelaient si vivement les êtres qu'elle avait aimés, que pendant un instant elle oubliait qu'aucun d'eux n'existait plus pour elle. Mais à peine ces courtes illusions s'étaient-elles envolées, que la réalité lui apparaissait d'autant plus amère.

C'est ce qui arriva ce soir-là.

Un domestique en entrant pour apporter le thé tira la marquise de sa rêverie.

Un filet de vapeur s'élevait de la mignonne théière et, se tordant au-dessus avec délicatesse, répandait dans la chambre le parfum de la boisson favorite de madame de Saint-Villiers.

Tout à coup, elle se leva, prit sur la cheminée un flambeau qu'elle alluma, et sortit de la pièce. Elle marchait à pas tremblants comme si elle se fût disposée à commettre quelque crime. Arrivée dans sa chambre à coucher, elle jeta effectivement un regard autour d'elle, inquiète à l'idée d'une surprise au milieu de l'action qu'elle méditait. Se voyant bien seule, elle ouvrit une armoire, avec une clef qu'elle prit au fond d'un secrétaire et en explora l'intérieur d'un coup d'œil troublé. Les rayons de cette armoire étaient couverts de papiers, de paquets de lettres, de quelques boîtes : dans la partie inférieure, il y avait un tableau de petite dimension, retourné, appuyé contre le mur. C'était ce tableau, le portrait de René, que la marquise cherchait et voulait revoir : depuis tant de mois qu'il se trouvait là, l'armoire n'avait pas été ouverte.

Elle le posa sur une chaise comme sur un chevalet et plaça la lumière de façon que la peinture devint aussi distincte que possible ; puis s'asseyant à quelque distance, elle se mit à le contempler.

Ils restèrent ainsi face à face.

Lui aussi semblait la regarder. La lueur incertaine de la bougie, flottant sur ses beaux traits, leur donnait une apparence de vie. Le regard était fier et tranquille, mais un peu triste : interprète fidèle d'une âme ardente qui, au milieu même des plaisirs, sans le savoir peut-être, souffrait de son inaction et aspirait en secret à quelque chose de plus élevé. Le peintre certainement devait être un homme de génie, pour avoir saisi et rendu cette indéfinissable expression lorsque tout autre n'eût vu dans ses yeux superbes que l'éclat de l'esprit et le rayonnement de la gaieté.

En face de ce visage plein de jeunesse et véritablement animé, madame de Saint-Villiers se tenait, immobile et pâle comme une morte. Une émotion profonde l'avait saisie en revoyant celui qu'elle avait aimé comme un fils, dont elle s'était séparée avec plus de douleur que si on l'eût arraché de ses bras pour le coucher dans le tombeau.

Mais, avec l'angoisse d'une séparation si cruelle, se réveillait une souffrance plus cruelle encore. C'est que dans René perdu, elle ne pleurait pas seulement ce jeune homme si noble et si beau, dont les brillantes qualités

faisaient déborder son cœur d'orgueil, comme sa tendresse filiale le faisait déborder d'amour : ce qu'elle pleurait, c'était encore leur race morte, leur nom éteint, leur blason disparu. Elle était une Laverdie, elle. René était le dernier représentant de sa famille.

Et quelle était maintenant la fin de tout ceci ? Tant de préoccupations, tant de soins, tant d'espoir, tant d'orgueil, pour en arriver là ! . . . Pour voir ce neveu, ce fils cet héritier d'un nom si grand, ce dépositaire d'un sang si pur, briser son écusson, renier un passé qui embrassait des siècles, se courber vers la terre et la creuser de ses mains, comme avaient fait autrefois les serfs que ses yeux foulaient sous leurs pieds ! Quel désespoir et quelle honte !

La marquise regardait toujours le portrait placé devant elle, mais le mouvement d'insurmontable tendresse qui l'avait contrainte à le tirer de l'obscurité et de l'oubli éclairait à un sentiment opposé, à mesure qu'elle le considérait. Les larmes, qui d'abord avaient jailli de ses yeux devant cette figure tant aimée, venaient de tarir, et elle attachait maintenant sur elle des regards durs et secs.

C'est en vain que René sembla tourner vers sa tante ses yeux pleins de fierté douce et de tristesse virile. Était-ce le jeu de la lumière, ou bien y avait-il vraiment une prière dans ses yeux ? Sans doute que madame de Saint-Villiers crut l'y voir, car elle y répondit :

Malheureux enfant ! murmura-t-elle. Non, non, n'attends pas que jamais je te pardonne.

La vieille marquise ne dormit point cette nuit-là.

Le lendemain, dans l'après-midi, comme madame de Saint-Villiers se tenait dans son petit salon, qu'éclairait un rayon de soleil d'avril, un domestique entra et lui remit une carte.

Madame de Saint-Villiers jeta les yeux sur cette carte et eut un mouvement de joyeuse surprise ; elle venait d'y lire le nom du vicomte Alphonse de Linières.

Alphonse avait été dès l'enfance l'ami de René ; il avait été élevé avec lui presque sous les yeux de la marquise. Celle-ci l'aimait doublement, et pour son neveu et pour lui-même : il était pour elle l'idéal du gentilhomme.

La conduite du comte de Laverdie fut jugée par Alphonse de Linières comme par madame de Saint-Villiers. Il en éprouva la même douleur, la même indignation. Tous deux, la vieille dame et le jeune homme, confondirent leur chagrin et trouvèrent dans leur sympathie mutuelle quelque adoucissement à une déception si amère. Ils cessèrent pourtant bientôt de parler ensemble de ce qui les préoccupait si fort, afin de ne point s'attrister l'un l'autre. Alphonse surtout cachait soigneusement à la marquise la colère sourde et croissante qu'excitait en lui le coup de tête de René. Il considérait cet acte comme un déshonneur, non seulement pour la famille de son ami, mais pour toute la noblesse de France ; il y voyait une véritable désertion, et il résolut de s'en faire le justicier ; et de laver dans le sang la tache faite à toute sa caste.

Lorsqu'il eut formé ce projet, brûlant de l'exécuter, il partit pour l'Amérique. Il se réjouissait de se trouver face à face avec René, de le provoquer, de l'insulter cruellement, de se battre avec lui et de le tuer. Son ancienne amitié avait fait place à une implacable fureur ; ou plutôt, c'est parce qu'il aimait le comte si profondément encore qu'il ressentait avec tant de vivacité ce qu'il considérait comme la honte et la dégradation de celui-ci.

Il resta quelques mois absent, et la marquise, qui ne